

ANNÉE LE PAYSAGE URBAIN

Bernard LASSUS, François BARRE, Claude FABRIZIO,
Julien GIUSTI, Francis CARR, Gérard LAMARCHE,
Michel MACARY, Bernard MIEGE, Jean-Pierre POGGI.

La création de villes nouvelles fait appel aux architectes mais aussi maintenant aux plasticiens. Comment peut s'articuler leur travail ? Les futurs habitants y ont-ils leur place ? La ville nouvelle peut-elle être leur ville ? Quel rôle auraient les « paysagistes urbains » ? Pour répondre à ces questions, la Revue « 2000 » a réuni, autour de Bernard Lassus, professeur à l'École nationale

supérieure des Beaux-Arts, responsable du Centre de Recherche d'Ambiance, et de Claude Fabrizio, les participants suivants : Francis Carr, spécialiste anglais de la recherche urbaine-visuelle, François Barré, secrétaire général du Centre de Création industrielle, Julien Giusti, chargé de mission à la préfecture de la région parisienne,

Gérard Lamarche, architecte, membre de l'équipe Espace public de l'Atelier d'urbanisme de la ville nouvelle d'Evry, Michel Macary, architecte-urbaniste à la mission d'aménagement de la ville de Marne-la-Vallée, Bernard Miège, adjoint du chef de service des Etudes et Recherches au ministère des Affaires culturelles, Jean-Pierre Poggi, inspecteur principal à la création artistique.

Effacement de l'artiste

B. LASSUS : Le plus souvent le plasticien vient du tableau ou de la sculpture.

Un premier problème concerne la possibilité d'extrapoler à une autre échelle un certain nombre de connaissances plastiques, compte tenu de la différence des niveaux d'information à traiter. Le plasticien a à élaborer une structure dans sa relation avec d'autres vécus possibles. Quelle peut être cette relation ?

Il peut mettre les habitants en présence d'œuvres en souhaitant les amener à un certain comportement ou, au contraire, les mettre en situation de créativité aboutissant ainsi à un effacement de sa part.

Autre problème, si le plasticien intervient dans une équipe importante, acceptera-t-il que la matérialisation de son intervention ne puisse pas être identifiée de façon précise.

G. LAMARCHE : Ne pensez-vous pas qu'on réduit la notion de paysage urbain en l'abordant seulement sous l'angle de l'intervention des arts plastiques dans la ville ? Il y a un moment où les phénomènes de densité, d'administration, d'organisation des villes nouvelles, deviendront hors d'atteinte pour les plasticiens.

F. CARR : En Angleterre, on a bâti jusqu'ici 30 villes nouvelles. Dans la plus récente des villes nouvelles anglaises, Milton Keynes, deux artistes travaillent déjà avec les architectes et l'on assiste à une évolution intéressante dans leurs relations.

Au XIX^e siècle, il y avait une séparation profonde entre les artistes et la société. Aujourd'hui, les architectes ont mieux compris la situation, mais ils se méfient encore de l'artiste et ne l'acceptent que dans la phase finale de leurs projets. Pourtant ce sont des espaces et des perspectives psychologiques qu'il faudrait créer et pas seulement des formes construites.

M. MACARY : L'architecte ou l'urbaniste participent à la production socio-économique du cadre bâti avec toutes ses difficultés. L'artiste, lui, participe d'un autre système. Il a tendance à projeter son moi sur la ville. L'architecte, qui veut faire travailler un artiste, lui cède un espace à aménager. Mais l'artiste continue à intervenir alors à échelle réduite ; sa création s'insère mal dans le paysage global et constitue une contrainte pour les habitants. Une ville nouvelle, c'est trop souvent une juxtaposition d'architectures imbriquées dans une juxtaposition d'œuvres d'art.

B. MIEGE : C'est le risque : qu'il s'agisse des artistes ou même des paysagistes urbains, leur impact risque d'être concentré sur certains points forts et de ne pas intéresser l'ensemble de la ville. A leur niveau d'intervention actuel peut-il en être autrement ? S'occuper de mobilier urbain et de signalétique urbaine, ne signifie pas que l'ensemble de la ville nouvelle soit changé.

B. LASSUS : C'est vrai, ce ne sont que des éléments et il faut passer de la notion d'objet à celle d'élément d'un paysage.

J.P. POGGI : On cherche à briser l'opposition artiste-architecte en se tournant vers des créateurs jeunes, inconnus. L'insertion des artistes dans la société peut se faire par deux voies : recherche appliquée ou personnelle ; attitude romantique ou « extravertie ». Les villes nouvelles sont un moyen parmi d'autres de permettre à l'aspect romantique de se développer, et à l'artiste d'être extraverti d'une manière plus adaptée à son temps.

Mais nous voulons aller beaucoup plus loin dans ce sens, la construction des villes nouvelles va transformer le paysage urbain. Jusqu'ici, c'était l'accumulation progressive juxtaposée qui produisait une ville. Pour les villes nouvelles de la région parisienne, par exemple Evry, le processus est différent. Après consultation de plasticiens, scénographes, musiciens, coloristes, les architectes se sont aperçus qu'un artiste pouvait leur apporter son expérience sensible et critique, son sens de la réalité quotidienne. Scénographes et musiciens se sont révélés très proches des plasticiens et même des architectes, vis-à-vis de l'espace à traiter. On a donc constitué une équipe d'artistes qui travaille avec l'équipe chargée des espaces publics. Sa mission n'est pas de réaliser des objets précis — du moins à court terme — mais de contrôler et d'inciter des solutions d'ensemble, d'intervenir comme régulateur.

Cela ne va pas toutefois sans difficultés et amène à créer un appareil spécialisé pour mettre en forme les idées des artistes sans les appauvrir, de manière à ce que leur travail ne devienne pas un « abominable cahier des charges ».

Les artistes peuvent avoir encore un autre rôle : celui de préfiguration des habitants ; quand une ville se construit, il faut une mécanique qui permette d'inclure le futur habitant. Mais l'habitant-type n'a plus les réactions de l'habitant réel. Afin de répondre à la complexité des relations entre les groupes sociaux, il faut recréer une complexité de relations entre ceux qui ont préfiguré cet ensemble, en évitant la sclérose et l'introversio. Pour ce faire, le milieu artistique, au sens large, constitue le meilleur secteur d'animation. Mais on intégrera le plus vite possible les habitants dans la réflexion.

Le rôle démiurgique de l'artiste

J. GIUSTI : Ce nouveau rôle donné à l'équipe pluridisciplinaire, en particulier aux artistes, ne résulte-t-il pas d'une interprétation plus fine du rôle démiurgique de l'artiste ?

B. MIEGE : C'est certain, mais il faut pousser davantage le raisonnement : en associant des artistes à des équipes pluridisciplinaires existantes on risque de rajouter un intervenant de plus

Grigny (Région parisienne)
E. Aillaud, architecte.
Relation des habitants
avec leur cadre de vie...



sans aboutir ; car, qui intervient à ce niveau-là ? toujours les professionnels ! Des expériences parallèles dans le domaine de l'action culturelle amènent à penser qu'il y a des risques de non-appropriation de leur ville par les habitants.

2000 : Cette articulation entre les professionnels et les futurs habitants pose des problèmes difficiles. Quel rôle pourront jouer ces derniers dans l'élaboration de la ville et à quel stade ?

M. MACARY : Animateurs, aménageurs, artistes, nous sommes tous des démiurges. Nous construisons 90 % d'un cadre bâti, la possibilité d'intervention de la population est donc faible ! Aménager, c'est prévoir des terrains pour créer des emplois, des équipements, des logements, trouver des financements adéquats, essayer de faire venir les gens. Dans les villes nouvelles, il faut, en outre, mettre en place, petit à petit, un paysage global, en essayant de faire participer les habitants à la conception de la structure urbaine et à l'intervention sur la structure sensorielle.

Mais il ne faut pas se leurrer : pour les interventions plastiques, au niveau de la réflexion abstraite, les professionnels arrivent à visualiser un schéma théorique, mais les représentants de la population ne le pourront pas. Au stade de la réalisation, ils ne sont plus d'accord. Dans le domaine sensoriel, l'échelle d'intervention des habitants est donc minimale et ne peut jouer à l'échelle des quartiers, ni a fortiori des grands quartiers. Créer un espace neutre non déterminé, où les gens, après coup, apportent leur façon de voir est aussi un leurre. Rien n'est plus sur-déterminé qu'un espace évolutif indéterminé. Il faut faire une proposition qui participe des schémas culturels des artistes et des architectes. Ensuite, on pourra, dans les structures construites, casser ce formalisme de détail si la prise en charge par les habitants a été programmée au départ.

B. MIEGE : Il est hors de doute que l'appropriation par les habitants de leur cadre de vie, leur intervention dans son façonnement soulève des contradictions importantes.

Cela tient aux conditions de réalisation des logements et aux relations avec les promoteurs. En outre, tout ce qui pourra être fait en matière de paysage urbain pose un problème du fait de la différenciation des habitants.

En effet, l'Art n'a pas la même valeur pour tout le monde. Même des équipes d'artistes, associés à des architectes et à d'autres professions, travaillant dans des conditions optimum, n'arriveront pas à préparer un paysage urbain que tous puissent s'approprier.

J. GIUSTI : Les problèmes de logements, d'emplois, d'équipements collectifs étant supposés résolus, l'aménageur peut en outre essayer de prévoir des relais, en créant les conditions favorables

à la naissance d'institutions locales qui pourront être reprises en compte par les habitants. En voici deux exemples :

1^{er} exemple : dès l'arrivée des habitants, une équipe pluridisciplinaire d'animation avec des spécialistes de l'accueil, du théâtre, de la pédagogie, essaie de faire naître des associations qui, ensuite, prendront en compte leurs propres problèmes. Cette équipe de base, éphémère, devra se supprimer quelque temps après.

2^e exemple : le « self-aménagement » où les « ateliers communautaires d'aménagement » proposent aux arrivants des instruments de bricolage, de peinture, qui répondent à leurs besoins immédiats ; on passe progressivement de l'aménagement d'appartements aux problèmes de couloirs, d'îlots d'immeubles, d'espaces publics, et même, à terme, de toute la ville nouvelle. Le quartier ou la ville vivront dans la mesure où l'on pourra y réaliser une certaine autonomie culturelle. Il ne s'agit pas d'autonomie fermée, les instruments permettront de réinterpréter les besoins des habitants, les apports « extérieurs ».

G. LAMARCHE : Le paysage urbain commence dans la cellule où vit l'habitant, avec la faculté d'avoir des conditions de vie où il est reconnu en tant qu'individu, que famille restreinte ou élargie, que sous-groupe social, etc. Alors seulement sa créativité pourra s'exercer auprès de l'aménageur, du technicien. De même l'artiste ne peut être extraverti que si les gens le sont, et ils ne le seront que si leur vie individuelle et familiale est possible, s'ils ne doivent pas se défendre contre leur milieu quotidien.

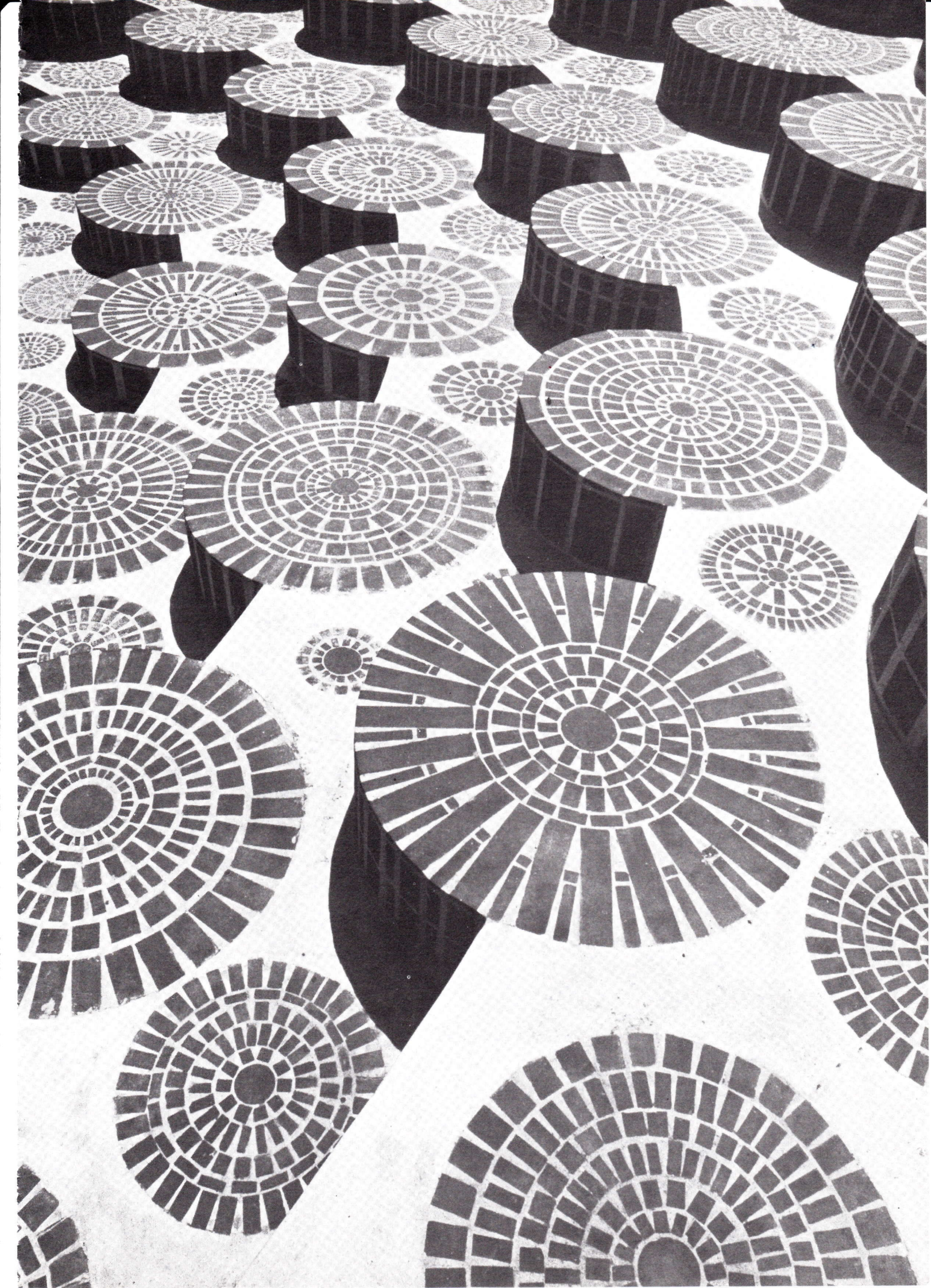
B. LASSUS : Au-delà de ces difficultés, il y a surtout l'important problème des articulations. La notion de succession n'est pratiquement pas prise en compte dans le domaine plastique, peut-être, malheureusement, à cause de la photographie qui le plus souvent illustre ces réalisations.

Il me semble que pour un temps il faudrait privilégier l'étude des liaisons à l'élaboration des éléments.

L'utilisation du terme « paysage urbain » n'est-elle pas la mise en évidence d'un malaise que nous interpréterons ici par la nécessité de rechercher des articulations et des liaisons à d'autres échelles.

Puisqu'à certaines échelles, il est hors de question que l'on puisse penser globalement, nous tentons actuellement de poser les termes de problématiques qui permettent de privilégier les liaisons, par exemple : pour tisser un certain nombre de passages sur une certaine étendue, il faut poser les termes d'un contraste permettant d'élaborer les passages souhaités.

Je voudrais maintenant revenir sur les réalisations des habitants ; si au niveau de leurs expressions il y a des différences, au niveau moins apparent des mécanismes plastiques, c'est moins sûr.





Nous avons constaté que les mécanismes plastiques utilisés par certains « habitants-paysagistes » sont semblables à ceux utilisés par des artistes dits d'avant-garde que ce soit à Stockholm ou à New York !!! Quant à l'intervention systématique des habitants elle n'est pas sans risque, le danger serait d'arriver à des structures très pauvres sous prétexte que les gens vont arriver à les compléter.

Il ne faut pas obliger les habitants à intervenir à tout prix.

L'amateur et le professionnel n'interviennent ni au même moment ni au même niveau d'échelle. Commander à un sculpteur un ouvrage que l'on installera auprès d'un bâtiment, c'est placer l'artiste sur le même plan que l'amateur. On raisonne trop à partir de situations visuelles immédiates à échelle réduite. On peut imaginer que le plasticien aurait un rôle conceptuel ou pré-plastique, c'est-à-dire qu'il susciterait un substrat plus ou moins ouvert, à partir duquel les habitants interviendraient s'ils le désirent.

Si l'habitant doit pouvoir intervenir, il doit pouvoir aussi disposer de lieux élaborés quel que soit son apport ou celui de ses voisins, chacun devant pouvoir être libre d'intervenir ou non.

Le problème qui se pose dépasse ce que l'on entend habituellement sous le terme « plastique ». Ils agissent d'élaborer en premier lieu un milieu sensoriel artificiel équivalent au milieu naturel et essayer de répondre et d'ouvrir les possibles, sensibles et évolutifs d'un lieu.

On est resté trop longtemps à la notion du plasticien qui projette une expression personnelle ou qui extrapole d'une échelle à une autre.

C'est pourquoi j'insiste sur l'importance des articulations, sur la nécessité d'aborder ces nouvelles échelles à partir des problèmes qu'elles posent et non à partir d'extrapolation sur des connaissances antérieures, et sur des réticences concernant des visions globales.

Des lieux désaffectés ?

F. BARRE : Parler du paysage de façon globale c'est recréer un discours fonctionnaliste ; il y aurait des professionnels du paysage, comme il y a des spécialistes du mobilier urbain, des aires de jeux, de la signalisation urbaine. Cette notion de paysage urbain n'est-elle pas le parachèvement de la fonctionnalisation de la ville et de l'espace urbain ? Certaines gens auraient pour tâche, de justifier économiquement dans la ville les espaces non bâtis, de les transformer en paysages, donnant à des lieux sans destination une destination de dilection, d'échange ou de délectation, et à l'espace urbain le liant qui lui manque, du fait de la division administrative ou économique. Ainsi, les derniers lieux sans destination deviennent des lieux à destination. Ce qui manque en réalité dans les villes nouvelles c'est à la fois des traces et de la désuétude. Le seul problème d'animation, c'est donc peut-être d'essayer d'avoir dans la ville des lieux désaffectés afin que l'ensemble ne soit pas prêt à fonctionner et

qu'on y trouve dès sa naissance une part de désuétude.

B. LASSUS : La trace c'est le vécu d'un objet, la lecture possible des vécus successifs. On voudrait retrouver dans le milieu urbain les mêmes traces que dans la forêt ; un mythe du « naturel ». Mais en ce moment, nous assistons à l'apparition de nouveaux systèmes relationnels introduits en particulier par la vitesse et l'image, que ce soit par la télévision, la photographie, le cinéma. Il nous faut les chercher, les reconnaître, les expérimenter et les proposer car leur absence est cruellement ressentie.

2000 : Cette recherche d'un paysage global qui pallie les inconvénients de la parcellisation est-elle donc néfaste ?

F. BARRE : Oui, s'il ne sert qu'à mettre en place des prothèses qui créent le semblant d'articulation qui manque à la réalité de la ville. L'animation doit, au contraire, accentuer les cassures d'un système relationnel, le travailler dans le sens de la rupture. L'appropriation la plus simple est celle d'un espace désaffecté ou usagé. Peut-être la dégradation, la révolte, la manifestation sont-elles l'expression relative et unique d'une certaine créativité. Les études de B. Lassus sur « les habitants paysagistes » portent, essentiellement, sur le domaine privatif où il existe, en effet, une forme de créativité étonnante. Mais on ne trouve pas de signes identiques dans l'espace collectif urbain, où les conditions de vie sont telles que toutes les incitations ne pourraient être que le fait de professionnels indifférents au vécu urbain. Si l'on veut créer des lieux d'incitation à la créativité en milieu urbain, c'est le problème des conditions de vie et d'expression de l'individu urbain qu'il faut analyser. Ce n'est pas un problème de construction d'espaces.

B. MIEGE : Ni un problème d'animation. On ne peut donner à l'animation, à des animateurs qu'ils participent d'institutions officielles ou non, cette fonction de destruction et de désaffectation. Le paysage urbain, c'est la production d'un domaine sensoriel où le problème est de « boucher les trous ». L'animation culturelle, c'est la mise en place d'agents qui ont pour but de pallier la structuration sociale. Elle ne peut rien permettre d'autre, sinon on retombe dans le fonctionnalisme.

F. CARR : La ville nouvelle sera réalisée quand l'art disparaîtra. Ce n'est pas une question d'intégration. C'est un changement complet de notions sur le rôle de l'artiste ou de l'homme. Ce n'est même pas une question de paysage global, ou d'art, mais de qualité de la vie. Les villes sont appelées à disparaître et feront place à des associations de gens vivant dans de petites villes, des villages, d'unités liées en ensembles plus impor-

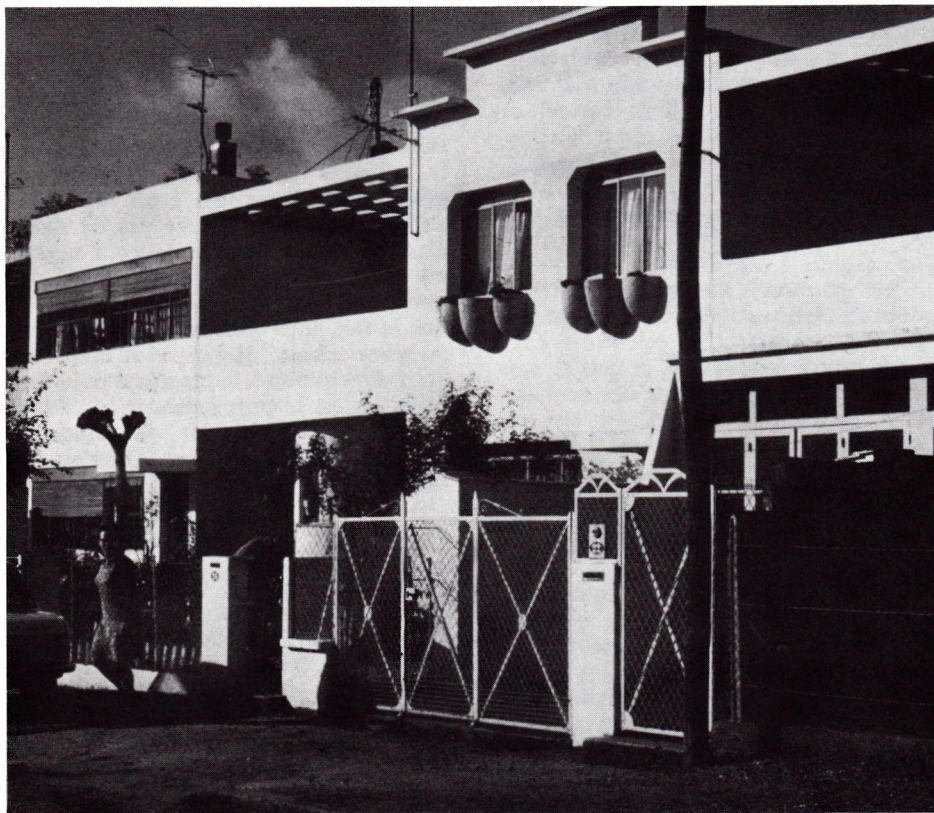
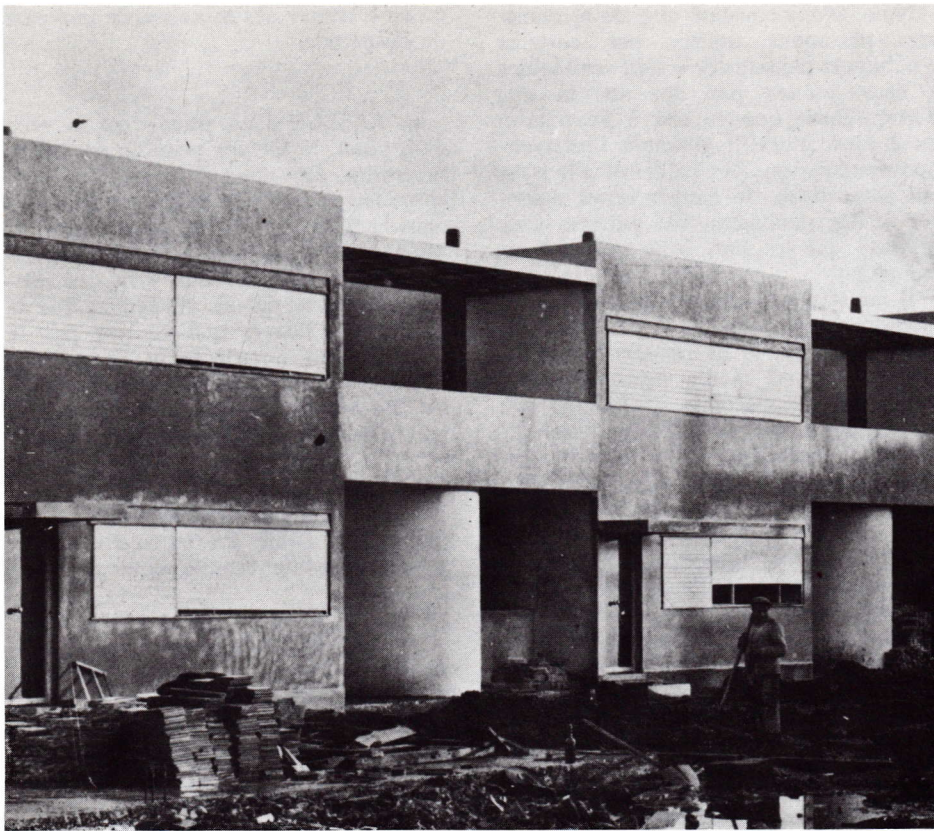
Dénominateur commun :
Buisson artificiel de Bernard Lassus,
Art et architecture,
Salon de la Jeune Sculpture,
Ivry, 1972.

Paysage de M. Portrait.

Histoire de Blanche Neige
racontée par Charles Pecqueur
sur le mur de son jardin.

Dénominateur commun :
Le point.

Atelier Bernard Lassus.



Pessac (Gironde) - Le Corbusier 1925. Un projet trahi par les habitants ?
ou la revanche de l'expression individuelle ?

tants. Là, il sera possible d'avoir une vie sociale non bureaucratique, des lieux désaffectés. A Milton Keynes, on a établi les ateliers où les habitants font ce qu'ils veulent avec l'aide d'un artiste.

Je suis un peu gêné aussi par la confusion entre artistes et amateurs. En l'an 2000, les gens ordinaires seront plus créatifs et les créateurs plus ordinaires. Il ne faut pas non plus oublier la question des loisirs pour tout le monde,

question capitale pour le futur. En Angleterre en ce moment, il y a plus d'un million de chômeurs permanents. Ces gens sans travail retrouveront une forme d'expression personnelle et positive dans les villes nouvelles.

On peut du reste se demander si, à la longue, l'artiste aura une contribution fondamentale propre à apporter. Peut-être sera-ce l'ingénieur ? peut-être le paysagiste ?